

LIRE CALVINO EN FRANÇAIS ?

Que Calvino soit l'un des auteurs italiens qui ont été le plus largement traduits en France, pendant la seconde moitié du XXe siècle, c'est une donnée de fait qui peut conduire à s'interroger à la fois sur les conditions et sur les modalités de sa présence éditoriale dans notre pays.

Un bref historique des traductions des textes de Calvino permet d'établir tout d'abord que son nom apparaît dès 1951 au sommaire d'une revue, donc très tôt par rapport à sa production, puisqu'à cette date, il n'est encore connu que pour *Il sentiero dei nidi di ragno*, paru en 1947, et pour *Ultimo viene il corvo*, publié en 1949. Il s'agit en l'occurrence d'un numéro spécial de « L'Age Nouveau », daté de juillet-août-septembre 1951. Intitulé « Aspects de l'Italie Nouvelle », ce gros cahier établi par Glauco Natoli, alors lecteur à la Sorbonne et préfacé par Henri Bédarida, qui occupait la chaire d'italien à la Sorbonne, est sans doute le premier bilan important consacré à l'Italie de l'après-guerre, pour l'essentiel dans le domaine des lettres et des arts. A côté d'articles de présentation et de synthèse, la revue offrait quelques traductions, réunissant pour la prose les noms de Vittorini, Pavese, Pratolini, Dessì et Calvino. De ce dernier, Juliette Bertrand avait traduit, sous le titre très littéral de « Dollars et vieilles mondaines » une nouvelle « réaliste » extraite de *Ultimo viene il corvo* (mais, paradoxalement, le volume entier ne fut traduit que trente ans plus tard). Mais ce premier signe

avant-coureur resta sans lendemain pendant plusieurs années dans les revues littéraires, et par exemple, le numéro spécial de « La Table Ronde » de septembre 1957 ne mentionne même pas le nom de Calvino.

Un premier volume avait pourtant été traduit dès 1955, il s'agit du *Vicomte pourfendu*, sorti en 1952 en Italie. La traduction, due à Juliette Bertrand, était publiée par les éditions Albin Michel qui, pour des raisons que l'on ignore, en restèrent à cette unique tentative. C'est également une tentative sans lendemain que constitue, peu après, un volume anthologique intitulé *Contes italiens* et traduit par Elsa Bonan, en 1959 chez Delpire.

Par la suite, ce sont les éditions du Seuil qui vont devenir, et pour de longues années, l'éditeur attitré de Calvino, à partir de 1960, avec *le Baron perché*, encore une fois traduit par Juliette Bertrand. Dès lors, de nouvelles traductions de Calvino suivront, sur un rythme assez régulier, et avec des délais qui s'amenuisent par rapport aux dates de publication en Italie. C'est, en 1962, *Le Chevalier inexistant*, traduit par Maurice Javion, puis, en 1964, et par le même traducteur, *Aventures* (c'est-à-dire une partie des *Racconti* de 1958). *La Journée d'un scrutateur*, unique traduction calvinienne de Gérard Genot, sort en 1966, bientôt suivie par les *Cosmicomics*, confiées (ce qui n'est sans doute pas un hasard pour ces textes « combinatoires ») à un représentant de l'école du Nouveau roman, Jean Thibaudeau. C'est le même Jean Thibaudeau qui publiera en 1970 *Temps Zéro*, puis en 1974, *Les Villes invisibles* et enfin en 1976, *Le Château des Destins croisés*, dans l'édition courante, qui avait été précédée, la même année, par la publication chez Franco Maria Ricci, de la première partie de ce livre, dans une édition de grand luxe, illustrée et reliée, intitulée *Tarots, le jeu de cartes Visconti de Bergame et New York*.

Mais, en 1978, c'est un autre éditeur, Julliard, qui commence à publier les premiers livres de Calvino : *Le sentier des Nids d'araignées*, traduit par Roland Stragliati sera suivi en 1979 par *Marcovaldo ou les saisons en ville*, puis, en 1980 par *Le Corbeau vient le dernier* : il s'agit en effet de textes que Le Seuil se refusait obstinément à publier, mais auxquels Calvino tenait beaucoup, comme on peut le voir à ce qu'il écrit dans sa brève préface à la traduction du *Sentier*. Pour les mêmes raisons, c'est chez Denoël que sortiront entre 1980 et 1984 les quatre volumes des *Contes populaires italiens* dans la traduction de Nino Frank et Corinne Lucas.

Par la suite, tous les autres textes de Calvino traduits en français sont de nouveau sortis aux éditions du Seuil (à deux exceptions près que l'on verra ensuite). *Si par une nuit d'hiver un voyageur* paraît en 1981, traduit par Danièle Sallenave et François Wahl (qui, pour la circonstance ne se limita pas à son rôle de directeur de collection et accepta de co-signer une traduction), puis *La Machine littérature* (c'est-à-dire *Una pietra sopra*), traduit, également à quatre mains par Michel Orcel et encore une fois François Wahl. À partir de *Palomar*, paru en 1985, toutes les traductions suivantes ont été confiées à Jean-Paul Manganaro : *Collection de sable*, en 1986, *Sous le soleil jaguar* en 1990, *La route de San Giovanni* en 1991, *Pourquoi lire les classiques ?*, en 1993, *La grande bonace des Antilles* en 1995.

Quant aux exceptions, elles concernent d'une part l'album illustré *La Forêt, Racine, Labyrinthe*, dans une traduction de deux oulipiens, Paul Fournel et Jacques Roubaud, chez Garance-Slatkine en 1981, et d'autre part, les *Leçons américaines : aide-mémoire pour le prochain millénaire*, dans la traduction de Yves Hersant, chez Gallimard en 1989.

Telle était, vers 1995, la situation résultant de cette histoire un peu compliquée d'une aventure éditoriale qui, au cours d'une quarantaine d'années, avait tant bien que mal, mais à tout prendre, plutôt bien que mal, permis au public francophone d'accéder à la plus grande partie des œuvres de Calvino. Et le fait est que Calvino a été sans doute l'auteur italien le plus et le mieux connu en France pendant le dernier tiers du XX^{ème} siècle. Plus que son contemporain Sciascia, plus que Moravia ou Morante, à la génération précédente, et plus qu'Umberto Eco, dont le succès médiatique a faussé toutes les statistiques, Calvino a touché des publics très différents, la critique l'a suivi avec une faveur constante, une grande partie de ses livres ont été constamment réédités, notamment en édition économique, ce qui est un test qui ne trompe pas, et c'est ce que confirme aussi le nombre d'articles de journaux et de revues comme les émissions de radio et de télévision, les colloques et les multiples travaux universitaires qui lui ont été consacrés, sans parler de diverses distinctions telles que le Grand Prix de la Ville de Nice ou la Légion d'Honneur. Toutes choses que l'on ne saurait expliquer uniquement par le simple fait que l'écrivain a résidé à Paris pendant une quinzaine d'années.

Cela dit, après le coup d'essai manqué de ses deux premières traductions, demeurées sans suite en 1955 et en 1959, c'est le passage aux éditions du Seuil qui a marqué le vrai début de la présence de Calvino dans le paysage éditorial français, sous la houlette de François Wahl, qui avait depuis quelques années commencé à imposer une remarquable collection italienne. C'est indiscutablement à lui que l'on doit cette réception durablement favorable. On peut toutefois constater que la ligne éditoriale adoptée par Wahl à propos de Calvino présente certains aspects discutables, et tout d'abord en ce qui concerne le choix opéré dans les œuvres à traduire. En effet, si les textes postérieurs au *Baron perché* ont tous été assez rapidement publiés en France, les deux premiers livres, en revanche, ont été obstinément écartés, sans doute en raison d'une certaine présence de l'esthétique du néoréalisme, jusqu'au moment où, lassé, Calvino les confia à Julliard. De même, le recueil des *Contes populaires italiens*, qui lui avait demandé un considérable travail et qui avait profondément marqué sa réflexion, lui suggérant d'importants essais critiques, n'est sorti qu'à partir de 1980, chez Denoël, grâce probablement à l'influence de Georges Piroué. On peut penser aussi que le choix de récits (ou de nouvelles) qui en français, prit le titre d'*Aventures* (et qui en fait, correspond à la section *Gli Amori difficili* du recueil original des *Racconti*), tout en privilégiant une « série » préfigurant ce que l'on trouvera par exemple dans les *Cosmicomiche* ou dans *Le Città invisibili* répond aussi au désir, non avoué, de laisser à l'écart d'autres récits plus « engagés », tels que *La nuvola di smog* ou *La speculazione edilizia*. Quant à *Marcovaldo*, sa structure « sérielle », beaucoup plus évidente encore, n'a pas réussi, comme on l'a vu, à sauver ou du moins à rendre acceptables par les éditions du Seuil la représentation réaliste des heurs et malheurs d'une famille ouvrière dans une métropole qui ressemble bien à Turin. Il est évidemment regrettable que des considérations esthétiques en soi parfaitement défendables aient contribué à occulter une partie nullement négligeable de l'itinéraire de création de Calvino, à tout le moins à partir du moment où son statut d'auteur était suffisamment assuré auprès de la critique et du public.

Plus graves en revanche me semblent des interventions d'un autre genre, portant cette fois sur la composition de certains recueils. On a parlé précédemment de la « sélection » opérée sur les *Racconti*,

publiée en 1964, c'est à dire en plein coeur des polémiques liées au Nouveau Roman. Mais avec *La Machine littérature* on se trouve confronté à une manipulation qui porte à la fois sur un titre (il s'agissait à l'origine de *Una Pietra sopra*) et sur le contenu d'un recueil de textes théoriques, méthodologiques et critiques établi par Calvino lui-même, avec l'intention déclarée, dans une préface parfaitement claire, de tracer le bilan d'une part importante de son travail, sur laquelle il voulait - c'était là sa conclusion - tirer un trait, ou si l'on préfère, tourner la page, puisque tel est le sens de cette expression « *mettere una pietra sopra* » qui était le mot final de cette préface, devenu ensuite le titre du volume. Outre le fait que modifier totalement le titre d'un ouvrage délibérément choisi par l'auteur et, comme c'est ici le cas, fortement chargé de sens, est une opération éminemment discutable, cette « machine littéraire » aux sonorités oulipiennes ne comportait d'une part qu'une fraction limitée des études réunies et mises en ordre par Calvino, mais elle introduisait d'autre part un certain nombre d'autres textes critiques, accompagnés de compte-rendus ou de préfaces qui ne faisaient pas partie de l'édition italienne. Le résultat final de cette opération était donc passablement éloigné de ce qu'était effectivement le volume original, suscitant le désarroi des lecteurs ou des chercheurs qui ignoraient l'italien et ne disposaient donc que d'une très partielle et partielle version de ce qui était alors le principal recueil critique de Calvino, en attendant ce que serait, quelques années plus tard, les deux volumes d'essais parus dans la collection des « Meridiani ».

La nécessité de disposer de textes plus fiables et strictement conformes aux originaux est ainsi peu à peu apparue, parallèlement à la multiplication des recherches portant sur l'œuvre de Calvino, et ce d'autant plus qu'après sa disparition prématurée, en 1985, le problème de ses oeuvres complètes a commencé à se poser. Non seulement il s'agissait d'intégrer au corpus des écrits publiés du vivant de l'auteur un ensemble assez considérable d'inédits, dont Esther Calvino, sa veuve, assura peu à peu la publication, mais il fallait établir ou rétablir, le cas échéant, la composition des recueils, comme ce fut le cas par exemple pour les *Cosmicomiche*, devenues de ce fait *Cosmicomiche vecchie e nuove*.

En ce qui concerne l'édition française de ces textes, le problème prit une double dimension, dans la mesure où l'exigence de disposer de textes rigoureusement conformes aux originaux se doublait de celle

d'une nécessaire révision des traductions existantes. On a rappelé précédemment le fait que ces traductions avaient été successivement assurées par une dizaine de personnes différentes, témoignant de talents, de compétences et de personnalités très diverses. Une analyse d'ensemble serait sur ce point longue, fastidieuse et hors de propos. Pour aller vite, on peut dire simplement que celles de Juliette Bertrand, qui furent les premières demeurent bonnes, à quelques détails près, la traductrice ayant tendance à gommer l'originalité du style d'un auteur qui par définition n'avait pas encore gagné les faveurs de son public qu'il convenait de ne pas risquer de heurter. (On pourrait faire une remarque analogue à propos de la traduction, par la même Juliette Bertrand, du premier roman de Leonardo Sciascia, *Le jour de la chouette*, publiée quelques années plus tard que *Le vicomte pourfendu* et qui révélait un semblable effort de normalisation du style, que l'on peut considérer comme un regrettable aplatissage). En fait, s'il y avait véritablement des difficultés, c'était plutôt avec les traductions de Jean Thibaut, des *Cosmicomics* aux *Villes invisibles* ; qui révélaient parfois de sérieux problèmes d'exactitude. Quant à Roland Stragliati, il manifestait une certaine tendance à traduire sur un ton familier, assez parlé et presque argotique à l'occasion, de même que Nino Frank qui avait pour sa part une prédilection pour un ton goguenard qui n'est guère calvinien. En revanche, les traductions plus récentes de Jean Paul Manganaro (de même que celle de Gérard Genot) ne soulevaient guère de difficultés, même si l'on sait que toute traduction gagne à être revue de près. Au reste, on peut très légitimement aller beaucoup plus loin dans la lecture critique de ces traductions, comme l'a fait par exemple Jean-Charles Vegliante dans une étude consacrée à *Si par une nuit d'hiver un voyageur* (« Les Langues Néo-latines », n° 239, 4^{ème} trimestre 1981).

Toutes ces questions, qui conditionnent la lecture française de Calvino, se sont trouvées posées d'une manière aiguë au moment où a commencé de paraître en Italie, dans la collection des « Meridiani » de l'éditeur Mondadori, le remarquable ensemble de volumes que l'on peut considérer, sinon à proprement parler comme des *Opera omnia*, du moins comme un travail extrêmement fiable et utile. Cette édition nouvelle, issue de négociations complexes et difficiles, suggérait implicitement l'établissement d'éditions réorganisées de façon cohérente, à partir des traductions existantes, dûment revues, corrigées et

complétées le cas échéant. C'est sur cette base que les éditions du Seuil, après avoir obtenu la possibilité de rééditer les ouvrages précédemment parues chez d'autres éditeurs, ont effectivement inauguré depuis 2001 une « Bibliothèque Calvino » comportant déjà cinq volumes, auxquels devraient venir s'ajouter successivement quatre autres volumes consacrés aux textes narratifs, romans et nouvelles, actuellement en voie d'élaboration. L'avenir dira s'il sera possible d'y ajouter une partie, fût-elle limitée, de la passionnante Correspondance de Calvino. Mais ceci est une autre histoire...

Mario FUSCO